

Fernand Raynaud, le rire du magicien

par Bernard Gourbin

DANS son dernier numéro, *Le Relais* a signalé la parution du dernier ouvrage de Bernard Gourbin, *L'esprit des années 60*, un beau livre abondamment illustré.

Bernard Gourbin y évoque ses rencontres avec les gens qui ont compté durant cette décennie dans le spectacle, la politique, etc. A l'intention de nos lecteurs nous en extrayons le texte suivant relatif à Fernand Raynaud que Bernard Gourbin a bien connu et que les retraités n'ont probablement pas oublié.

A travers la baie, la campagne descend jusqu'à la mer. Il est 15 heures, Fernand Raynaud, sa tournée estivale terminée, m'invite à passer en sa compagnie sa première journée de vacances avant de rejoindre Anthéor où l'attendent sa femme, Renée Caron, et ses enfants. Fernand est une vieille connaissance. Notre amitié est née dans les derniers jours de juillet 1959 dans un cirque. Tout un symbole pour ce clown triste envahi par le doute et bourré de générosité.

En ce mois d'août 1967, résistant pour un court instant au confort ouaté de l'hôtel en même temps qu'à la béatitude dans laquelle nous plonge un vieux calva, je demande à Fernand ce qu'il a l'habitude de faire quand il ne travaille pas. La réponse survient sous la forme de boutade : « *Quand je suis tout seul, je me fais rire moi-même* ».

Le rire de Fernand – semblable au bruit d'une vieille voiture qui refuse de partir – se répercute à travers le bar et ricoche jusqu'à une table où un jeune

garçon de neuf ans est sagement assis entre son papa et sa maman. L'enfant n'en croit pas ses yeux : Fernand Raynaud, ce comique qui l'a tant fait rire à la télévision et dont il connaît par cœur les histoires (« *Bourreau d'enfants !* ») fait devant lui un numéro que le public ignore : Fernand magicien.

Il s'agit d'un numéro extraordinaire.

« *Prends une carte, me dit-il, ne la regarde pas. Bon, maintenant, cache-là où tu veux* ».

Le léger espace entre le dossier et le siège du canapé me semble être une cache sûre. Je joue le jeu, je n'ai pas regardé la carte.

Nous sommes à cette heure creuse de l'après-midi une demi-douzaine de personnes assises au bar. Fernand Raynaud demande à chacun d'écrire un numéro de téléphone sur une feuille de papier. Puis il ramasse les feuilles et me prie d'en faire tirer une au hasard par la première personne venue. Je désigne un groom de passage. Alors Fernand nous demande de le suivre jusqu'au standard téléphonique. Il fait appeler le numéro tiré au sort. Chose incroyable, j'entends au bout du fil une voix inconnue me dire que la carte que j'ai choisie est l'as de cœur.

Nous revenons au bar. Je tire la carte de sa cachette. C'est bien l'as de cœur.

Fernand est hilare.

« *Y a un truc, d'accord, mais t'as rien pigé, hein ? Console-toi, j'ai fait ce numéro un jour devant le ministre des Affaires culturelles de Tunisie, eh bien, il n'a rien compris non plus le ministre de la Culture ! La prestidigitatation, c'est mon violon d'Ingres. Tout gosse, je m'y suis intéressé en regardant faire les autres. Tiens, c'est comme la cuisine...* »

Je connais les talents de conteur de Fernand, de mime également, mais je me demande ce que la cuisine vient faire dans cette histoire.

Son pianiste, Jean Schoubert me renseigne.

« *Fernand, me glisse-t-il à l'oreille, c'est un trois étoiles au Michelin* ».



Sans avoir le temps de me demander s'il exagère ou non, Fernand m'entraîne dans les cuisines de l'hôtel. Il coiffe la toque et entreprend de donner au chef – un maître queux de Biarritz – un véritable cours culinaire. Cela va du court-bouillon aux escargots, de la pâte feuilletée cuite à feu vif à la salade à l'huile de noix. Avec l'accent de Balendar, c'est inénarrable.

« *Des truffes noires sur un persil vert, c'est si beau*, soupire Fernand, *que lorsque tu amènes cela sur la table, les gens applaudissent* ».

Est-ce la chaleur de la cuisine ? Nous remontons au bar pour prendre un dernier verre.

Avec une idée derrière la tête, je demande à Fernand de me faire à nouveau le coup du téléphone. J'inscris sur ma feuille mon propre numéro sachant très bien qu'il n'y a personne pour répondre. Je croyais prendre Fernand au piège et c'est moi qui suis le plus surpris : mon numéro sonne occupé !

Pourtant Fernand a bien frôlé l'échec. Mon confrère photographe, beaucoup plus futé, a inscrit sur sa feuille... le 22 à Asnières.



